

tentions du gouverneur pour lui ne s'étaient pas démenties un seul instant. Il l'avait accompagné pendant la plus grande partie de la route. Comme il avait épousé une parente de l'empereur, il entretenait avec ce monarque une correspondance suivie. Il profita si bien de cette facilité pour effacer de l'esprit de Khian-Loung des préventions défavorables qu'on lui avait inspirées contre les Anglais, que ce prince, dans ses lettres, témoigna qu'il serait bien aise de revoir un ambassadeur de cette nation.

Les deux mandarins, qui avaient constamment été attachés à l'ambassade, versèrent des larmes en se séparant des Anglais qui de leur côté les quittèrent avec regret, tant ils avaient conçu un vif attachement pour ces deux hommes estimables.

Le 8 janvier 1794 lord Macartney partit pour Macao. Il séjourna dans cette ville jusqu'au 8 mars. Alors il s'embarqua avec toute sa suite pour l'Angleterre où il arriva le 5 septembre.

Quoique l'ambassade de lord Macartney à la Chine n'eût pas produit les résultats auxquels on s'était attendu, cependant elle ne fut pas entièrement inutile pour les intérêts commerciaux de la Grande-Bretagne. Les négocians établis à Canton obtinrent le redressement de plusieurs griefs. L'usage de se vêtir de draps anglais devint plus

général, et l'on put raisonnablement espérer d'autres avantages.

Vers le commencement de 1815 il s'éleva quelques difficultés à Canton entre les facteurs de la compagnie anglaise des Indes et les autorités chinoises. Ces dernières finirent par être obligées de céder. Afin d'éviter le retour de semblables désagrémens et le redressement de différens griefs, les directeurs de la compagnie songèrent à s'adresser directement au gouvernement suprême à Péking, et en conséquence proposèrent au prince régent d'envoyer une ambassade à l'empereur de la Chine. Cette demande fut favorablement accueillie. Lord Amherst fut nommé ambassadeur. M. Elphinston et sir Georges Staunton, qui étaient à la tête du comptoir anglais de Canton, furent désignés comme premier et second commissaires de l'ambassade. Dans le cas où l'un d'eux ne pourrait pas s'acquitter de ses fonctions, il devait être remplacé par M. Ellis, qui, d'ailleurs, était secrétaire de la légation.

Le 8 février 1816, lord Amherst s'embarqua sur la frégate *l'Alceste* : il partit de conserve avec le brik de guerre la *Lyre* et le *Général Hewitt*, vaisseau de la compagnie des Indes qui s'en séparèrent à Madère. Le 25 mars, *l'Alceste* laissa tom-



ber l'ancre à Rio-Janeiro : le 31, elle en partit, toucha au cap de Bonne-Espérance, et le 9 juin atterrit à Batavia, où elle retrouva les deux bâtimens qui l'avaient quittée. Le 10 juillet, on arriva aux îles Lemma, situées près de l'embouchure du Pé-kiang ou Tigre. M. Staunton y était arrivé, accompagné de M. Morrison, secrétaire pour la langue chinoise, et de quelques autres personnes. Le vice-roi de Canton et les Portugais de Macao avaient montré des dispositions hostiles pour les Anglais, et répandu toutes sortes de bruits défavorables : cependant le 12 on reçut de Canton un messenger par lequel un des facteurs de la compagnie envoyait un édit de l'empereur de la Chine qui marquait sa satisfaction de l'arrivée de l'ambassadeur, et déclarait qu'il était disposé à lui faire la réception la plus gracieuse. Cette nouvelle dissipa les inquiétudes que plusieurs Anglais avaient conçues ; car M. Staunton semblait regarder le moment comme peu favorable pour l'objet de l'ambassade. L'empereur était alarmé pour sa sûreté personnelle, ayant manqué d'être assassiné : des troubles s'étaient manifestés en plusieurs endroits, et on pensait généralement qu'ils avaient été fomentés par des sectaires appartenant à différentes religions, parmi lesquels on nommait les chrétiens.

Le 13 juillet, on fit voile des îles Lemma : le

29 on mouilla près de l'embouchure du Peï-ho. le surlendemain, trois mandarins vinrent à bord de *l'Alceste*, leur visite parut être de pure cérémonie. Le 4 août, Tchong et Yin, qui devaient accompagner l'ambassade, furent présentés à lord Amherst. Après les complimens d'usage et des questions sur le nombre des jonques nécessaires pour transporter les Anglais et leurs bagages, ils demandèrent quel était le but de l'ambassade : on leur répondit, qu'en l'envoyant, le prince régent avait eu l'intention de donner une preuve de sa haute considération pour l'empereur de la Chine, et resserrer les liens d'amitié qui avaient existé entre leurs illustres pères. Ayant désiré savoir si l'ambassade n'avait pas quelque autre motif, on leur dit que son objet était contenu dans la lettre du prince régent, dont l'ambassadeur était porteur, et qui serait communiquée à To-tchong-tong, premier ministre qui, suivant ce que l'on avait appris, devait venir au-devant de lord Amherst à Tien-Sing. On ajouta qu'une traduction en chinois serait remise à ce ministre, et que l'original serait présenté à l'empereur. Ils parurent satisfaits.

Ensuite, ils parlèrent du keou-teou, observant qu'il serait nécessaire de s'exercer d'avance à ce salut, afin d'être sûr de s'en acquitter convenablement devant l'empereur. On répondit que dans



cette ambassade, comme dans la précédente, on rendrait à l'empereur tous les témoignages de respect qui lui étaient dus. Alors ils s'entretenirent ensemble, et il parut qu'ils n'étaient pas bien au fait de ce qui s'était passé. Ensuite ils reprirent le même sujet; mais on jugea convenable de couper court à cette discussion prématurée, en leur déclarant que l'on se conformerait à tout ce qui était juste. Alors ils dirent que probablement l'ambassade aurait la permission d'accompagner l'empereur à Je-hol, et que ce monarque avait le dessein de terminer, avant son départ de Péking, tout ce qui concernait l'ambassade. On répliqua que plus long-temps on resterait près de la personne de l'empereur, plus on serait satisfait, et que l'on espérait faire le même séjour que l'ambassade précédente. Ils ne firent pas de réponse directe à ce discours, et demandèrent si l'on comptait prendre, en quittant Péking pour retourner, la route par terre, ou la route par mer qu'une partie de la précédente ambassade avait suivie: lord Amherst reprit que son intention était d'aller par Canton. On conclut des questions et des insinuations de ces mandarins que l'intention du gouvernement chinois était de conduire les choses avec assez de célérité, pour que les Anglais pussent retourner à Tien-sing, avant que leurs vaisseaux fussent obligés de quitter le golfe de Pe-

tchi-li, ou à tout événement, avant qu'ils se fussent éloignés des îles Tchou-san.

Les premiers mandarins que l'on avait vus étaient assez mesquinement vêtus, Tchang et Yin n'avaient pas un costume beaucoup plus brillant, mais leurs manières étaient plus polies; et, malgré la morgue chinoise qui se manifesta quelquefois dans leur conversation, ils ne manquaient pas d'une certaine aménité.

On eut sujet d'admirer la dextérité des Chinois dans la manière dont ils manœuvraient leurs embarcations qui sont toutes d'une construction fort lourde. M. Ellis trouva que les Chinois étaient d'assez grande taille: ceux qu'il vit ne lui semblèrent pas musculeux. Tchang et Yin étaient avancés en âge, le plus jeune ayant cinquante ans. Yin avait amené avec lui son fils, bel enfant de onze ans, qui fit bientôt connaissance avec le fils de lord Amherst: présenté par son père à l'ambassadeur, il se mit à genoux avec beaucoup de grâce et de modestie; c'est la marque ordinaire de respect des enfans envers leurs parens, et des inférieurs envers leurs supérieurs. On reconnut dans cette circonstance la véracité de M. Barrow qui appelle les Chinois *un peuple puant*; car l'odeur de ceux qui se trouvaient à bord en grand nombre, était non-seulement sensible, mais même incommode.



Le 9 août l'ambassade quitta l'*Alceste*, puis passa l'embouchure du Pei-ho, et remonta le fleuve. Bientôt le Tchîn-Chaë ou commissaire impérial, chargé d'accompagner lord Amherst, arriva et charma tout le monde par son affabilité.

« Je ne remarquai pas le long de la route, dit M. Ellis, cette surabondance de population que l'on accorde communément à la Chine. En général les femmes étaient laides; les vieilles formaient le premier rang des curieux qui s'attroupaient sur notre passage; nous n'aperçûmes les plus jeunes qu'à la dérobée. Une jolie fille frappa mes regards, et j'admirai surtout le bon goût et la simplicité avec lesquels elle avait arrangé ses cheveux qui étaient relevés en touffe sur le sommet de la tête et ornés d'une seule fleur ou de quelque chose de semblable.

« Je fus surpris de la taille des chevaux chinois, car on m'avait fait entendre qu'elle n'excédait pas celle de petits bidets; au contraire, ils ne le cèdent pas, sous ce rapport, à la plupart des chevaux arabes, quoique, du reste, ils soient mal-faits, sans grâce, et qu'ils n'annoncent ni force, ni vivacité. Les selles des Chinois ressemblent à celles des Turcs. Le Tchîn-Chaë voyageait dans une chaise à porteur verte, couleur particulièrement affectée aux personnages de marque. »

En avançant, M. Ellis fut plus content de l'as-

pect du pays; les villages, les champs cultivés en sorgho, les jardins étaient plus fréquens; des terrains enclos lui rappelaient l'Angleterre. Le nombre toujours croissant des jonques, qui finissent par devenir innombrables, une population prodigieuse, des maisons peu élégantes, cependant régulièrement bâties et d'une forme bizarre, rendent l'entrée de Tien-sing remarquable. Les pyramides de sel ne sont pas ce qui frappe le moins l'attention. « Nous fûmes à peu près deux heures et demie, dit M. Ellis, dans notre trajet, depuis le commencement des maisons jusqu'à notre mouillage sur la rive droite du fleuve. Nous fûmes salués par un petit fort; presque vis-à-vis de nous, des soldats étaient rangés en bataille. Il y avait parmi eux des arquebusiers coiffés de bonnets noirs. Quelques compagnies étaient vêtues de longs habits rayés de jaune et de noir qui les couvraient de la tête aux pieds. Ils sont censés représenter des tigres, mais ils paraissent plus ridicules que redoutables; leurs énormes boucliers feraient croire que leur seul but est de se défendre.

« A peu de distance de notre mouillage, on voit à la rive gauche le bras du fleuve qui conduit au grand canal; ce fut là que la population nous sembla véritablement immense. Je comptai deux cents spectateurs sur une jonque, et ces embar-



cations étaient innombrables. D'un autre côté les pyramides de sel étaient tellement couvertes de curieux, qu'elles étaient devenues des pyramides d'hommes; des troupes de petits garçons restaient dans l'eau jusqu'aux genoux pendant une heure pour repaître leur envie de nous voir. Du reste il aurait été difficile de voir dans tout autre pays une foule si grande conserver autant d'ordre; les soldats n'avaient que bien rarement besoin de faire un geste menaçant pour le maintenir. »

Les mandarins avaient invité lord Amherst et les autres membres de l'ambassade à un banquet impérial; en conséquence, on se rendit à terre le 15. En entrant dans la salle, on remarqua une table couverte de soie jaune, et placée devant un grand écran; ces préparatifs annonçaient qu'une discussion sur le keou-teou allait avoir lieu; effectivement elle ne tarda pas à s'engager.

Les instructions données à lord Amherst laissaient à sa discrétion la question relative au keou-teou, en lui recommandant de s'aider à ce sujet des lumières de M. Elphinston et de M. Staunton; consulté sur ce point, M. Staunton avait déclaré par écrit que l'acquiescement au cérémonial du keou-teou nuirait aux intérêts de la compagnie à Canton: « Cette cérémonie, ajouta-t-il verbalement, est incompatible avec ce que

l'ambassadeur se doit à lui-même et avec l'honneur national. La simple réception de l'ambassade ne mérite pas d'être achetée par ce sacrifice. Si les Chinois accordent diverses choses que nous pourrions leur demander, alors mes objections tombent naturellement; mais il est très-improbable qu'ils condescendent à nos propositions. »

Cette opinion déterminait la conduite de lord Amherst. Les mandarins l'ayant invité à faire le salut du keou-teou devant le repas, de la même manière que si l'empereur était présent, ce que l'on pouvait supposer puisque c'était lui qui donnait le festin, lord Amherst repoussa cette insinuation de la manière la plus positive; il refusa même de mettre un genou en terre devant la majesté de la table. Après une longue discussion, les Chinois composèrent pour neuf saluts, pendant qu'eux-mêmes faisaient neuf prosternemens.

En traversant les rues de Tien-sing, M. Ellis observa qu'elles sont étroites, mais bien alignées et pavées avec de grandes pierres. Le goût particulier à l'architecture chinoise se remarque surtout dans les toits; les frontons sont en général élégans et chargés d'ornemens. Les maisons, toutes à un étage, sont construites solidement en briques. La plus grande partie des gens qui remplissaient les rues était bien vêtue.

Le 14 on quitta Tien-sing au point du jour.



Le 20 à cinq heures après midi, on arriva sous les murs de Tong-tcheou. Tous les jours, durant le voyage, les discussions sur le cérémonial avaient continué; elles furent reprises dans cette ville. Les mandarins n'épargnèrent aucun argument capable de faire céder lord Amherst. Ils affirmèrent même de la manière la plus solennelle que lord Macartney s'était conformé au cérémonial, et invoquèrent à ce sujet le témoignage de M. Staunton, qui avait été présent à la réception de cet ambassadeur; enfin ils montrèrent un édit de l'empereur de la Chine qui répétait la même assertion. Les commissaires de l'ambassade se tirèrent aussi bien qu'ils purent de la situation embarrassante dans laquelle les mettaient ces déclarations qu'ils regardaient comme contraires à la vérité. M. Staunton éluda l'interpellation personnelle qui lui était faite, en disant qu'à l'époque dont il s'agissait, il était fort jeune, et que vingt-trois ans écoulés depuis ce moment, ne lui permettaient pas de se rappeler avec exactitude ce qui s'était passé.

A Tong-Tcheou deux nouveaux mandarins, Hou et Mou-ta-jin, eurent plusieurs entrevues avec lord Amherst sur le même sujet. Lord Amherst s'en rapportait toujours à ce qui s'était passé pendant la première ambassade, dont il avait les archives entre les mains. Un autre com-

missaire chinois mit encore plus d'obstination que les autres pour engager lord Amherst à ce qu'on exigeait de lui, et s'exprima même avec beaucoup de hauteur et une certaine rudesse. Voyant qu'il ne produisait pas l'effet qu'il s'était proposé, il changea de ton, et devint très-poli. Dans la conversation il lui était échappé des expressions qui durent naturellement causer une grande surprise aux Anglais. « Il n'y a qu'un seïl, s'était-il écrié, il n'y a qu'un ta-ouang-ti (empereur), il est le souverain universel, tout doit lui rendre hommage. »

Lord Amherst et M. Ellis avaient eu une certaine envie de céder; ils consultèrent M. Staunton; celui-ci en délibéra formellement avec les membres du comptoir de Canton, attachés à la légation; tous persistèrent dans l'opinion, que condescendre aux demandes des Chinois serait plus nuisible aux intérêts de la compagnie à Canton, que toute autre concession qu'on pourrait leur faire. En conséquence il fut irrévocablement décidé que l'on refuserait de se soumettre au keou-teou.

Les entrevues qui eurent lieu à terre procurèrent aux Anglais l'occasion de voir une partie de Tong-Tcheou. Cette ville est entourée d'un mur haut de trente pieds, dont les fondations sont en



pierres ; le reste est en briques. Un fossé plein d'eau défend une des faces. L'intérieur ne renferme aucun édifice digne d'attention , à l'exception d'un seul qui parut être un temple ou une caserne. Les boutiques sont ornées d'ornemens sculptés ou dorés ; « les enseignes sont si bizarres, dit M. Ellis, que je ne pus leur trouver aucune espèce d'analogie avec la nature des marchandises. Un cabaret portait une inscription conçue ainsi : « l'on vient ici de 1,000 lis de distance. » Les étaux des bouchers étaient bien garnis ; il y avait beaucoup de pelletiers. Leurs assortimens ne consistaient qu'en peaux d'ours et de chèvres ; les meilleures de ces peaux étaient déjà façonnées en vêtemens.

Du reste, des rues mal pavées, étroites, puantes, de petites maisons, des habitans sales et mal vêtus sont les traits distinctifs de Tong-tcheou, qui est au rang des villes du second ordre ; c'est le port de Péking dont elle est éloignée de quatre lieues. Les boutiques des prêteurs sur gage sont aussi nombreuses dans les villes chinoises qu'à Londres ; elles sont indiquées par une longue perche, que traverse un morceau de bois, comme la vergue d'un navire.

« Les traiteurs vendent leurs denrées en pleine rue ; le thé et d'autres boissons, des soupes, des viandes préparées de diverses manières, sont di-

visées par petites portions, et les consommateurs en peuvent faire usage à l'instant.

On ne peut qu'admirer l'art avec lequel les Chinois font leurs barriques, leurs paniers et leurs caisses. On assure que quand on fait des présens, souvent ils ont moins de valeur que ce qui les contient.

De Tong-tcheou l'ambassade se mit en route pour Péking le 28 août ; on voyagea en voitures ; vers minuit on arriva à la porte de la capitale par laquelle lord Macartney était entré ; mais au lieu de traverser cette cité immense, le cortège fila le long des murs ; le lendemain au point du jour il atteignit le village de Hai-tin, près duquel est la maison du mandarin, dans laquelle les Anglais devaient loger : toutefois ils ne s'y arrêtèrent pas, et furent conduits directement à Yuen-min-yuen où l'empereur résidait en ce moment.

« On fit faire halte à la voiture de l'ambassadeur, dit M. Ellis, sous des arbres, et lord Amherst, son fils, les commissaires et quelques autres personnes furent conduits dans un petit appartement, faisant partie d'une longue enfilade de bâtimens ; des mandarins à boutons de toutes couleurs étaient de service, des princes du sang étaient parmi eux ; le silence et un certain ordre qui se manifestait en tout, annonçaient la présence du souverain. Bientôt ce petit appartement